

Chemins de Musique

Jean-Philippe Collard

PRESSE ÉCRITE

Pianiste, janvier 2020

En un récit riche en confidences, autant qu'en réflexions sur les temps qui changent, Jean-Philippe Collard se livre. Depuis sa jeunesse champenoise, où les séances de musique de chambre familiales tissent la première trame de sa culture, l'enfant timide, dont le seul héros est une idole du ballon rond, s'exerce au clavier sous l'œil de sa mère, avant que son destin ne se dessine. S'enchaînent alors sa rencontre avec la « terrorisante » Aline Van Barentzen, son premier maître, puis avec Pierre Sancan, pionnier dont il vénère le goût du son. Devenu peu à peu «propriétaire de sa sonorité», il distille quelques sentiments aiguisés sur l'interprétation «fatras d'artifices dont le compositeur est la première victime», les effets pervers d'un marketing omniprésent, l'univers impitoyable des concours, le monde des imprésarios ou encore celui de l'industrie phonographique. Avec Mozart et Ravel pour « directeurs de conscience musicale», il relate les quelques échecs qui stimuleront son goût de l'effort et sa quête d'une identité. De la recherche du timbre idéal Salle Wagram, où plane le fantôme de Samson François, aux réflexions sur l'évolution de la carrière d'artiste, prise en otage par des réseaux sociaux sans foi ni loi, il témoigne encore de l'atmosphère des salles de concert ou des rapports entre solistes et chefs d'orchestre. À côté de souvenirs nostalgiques de l'époque du « Grand échiquier» de Jacques Chancel et du trio qu'il forme avec Frédéric Lodéon et Augustin Dumay, l'auteur y évoque ses engagements à porter la musique vers de nouveaux publics, non sans remarques amères sur le déclin du rayonnement culturel français. Douze pages consacrées à Vladimir Horowitz constituent le point culminant du livre, où il analyse «la surnaturelle boîte à outils»

de celui qu'il vénère, décrit sa première rencontre avec l'homme légende, auquel il vouera une affection sincère, mélange d'admiration et de respect. De poétiques remarques sur la musique porteuse de paix et d'harmonie, « ce cadeau fait au monde », concluent un livre délicat, naturel et intègre, à l'image même de ce « flâneur élégant. »

Jean-Michel Molkhov

Crescendo Magazine, 13 janvier 2020

Né en 1948, le pianiste français Jean-Philippe Collard est à la tête d'une importante discographie, où l'on relève les noms de Fauré, Ravel, Rachmaninov, Saint-Saëns, Franck, Brahms, Dvorak, Chopin, Bach, Schumann, Poulenc, Tchaïkovski, Debussy, Mozart, Liszt... Il fait le point sur son parcours dans un livre de souvenirs, dont la quatrième de couverture résume le sens : La musique est le lien ténu qui unit les hommes. Elle résiste aux conflits, apaise les douleurs, enchante l'âme. Elle sera toujours là quand nous partirons et sa souveraineté ne cessera de s'étendre. De façon plus intime, il précise dans les premières pages : La musique a contribué à faire de ma vie un chant éperdu, quelles qu'en soient les raisons. Jean-Philippe Collard considère qu'il doit partager la musique avec le monde. Ce qu'il accomplit, avec un beau talent de narrateur.

Le pianiste se raconte : naissance à Mareuil-sur-Aÿ, petit village de Champagne, dans un milieu où la musique est pratiquée en amateur, mais en famille. Conservatoire à Paris dès ses onze ans chez Aline Van Barentzen, « terrorisante », pétrie d'un « sentiment d'autorité et d'infaillibilité », pour laquelle « tout tournait autour de Chopin ». Découverte du toucher, de l'articulation, de l'architecture du son avec l'assistante, Marcelle Brousse, élève d'Yves Nat. Timide mais persévérant, le jeune Jean-Philippe trouve un refuge dans la musique. Il participe à un concours pour les moins de douze ans, termine deuxième. Amitié avec Michel Béroff, élève de Pierre Sancan (Collard enregistrera plus tard le Concerto pour piano de ce pédagogue). Cours privés avec ce créateur de méthode qui cherche à « associer le geste et l'anatomie à l'élaboration de la phrase musicale », tout en se souciant du rendu

sonore. Quelques déceptions, notamment lors d'une rencontre blessante avec Robert Casadesus. Mais le jeune homme est un travailleur, il construit son bagage technique patiemment, malgré des douleurs aux muscles et aux tendons, guéries par un traitement approprié. Il se classe cinquième du Concours Long-Thibaud en 1969 derrière quatre soviétiques ; il remporte l'année suivante le Concours Cziffra (ce qui donne un joli portrait du virtuose hongrois). S'ensuit l'enregistrement d'un premier disque chez Pathé-Marconi : les *Barcarolles* de Fauré. La carrière est lancée : récitals, concerts avec orchestre, une cinquantaine de disques pour le même label, avant l'aventure plus récente chez Dolce Volta. Mais aussi musique de chambre, souvent avec les amis Augustin Dumay et Frédéric Lodéon. Plus récemment, direction du Festival artistique des Flâneries musicales de Reims.

Jean-Philippe Collard ne fait pas que se raconter. Il évoque aussi une série de sujets auxquels il apporte l'éclairage de son expérience et de sa maturité : réflexions sur l'interprétation, relations avec l'instrument (notamment son grand Steinway qu'il affectionne et qui l'a accompagné en maints lieux), collaboration, parfois délicate, avec des chefs d'orchestre, participation à des jurys de concours, regret de la tendance actuelle qui « penche vers l'amplitude sonore et les effets spectaculaires » et fait passer au second plan la poésie et la qualité du son, avis sur des salles de concerts, sur la situation du disque, sur le raffinement et la distinction de la musique française... Collard parle de la nature, de son pays natal, avec beaucoup de lyrisme, du temps qui passe, de l'œuvre d'unification de la musique et de maints autres aspects dont la liste serait trop longue à détailler. Il le fait avec une élégante vérité, avec modestie et simplicité, dans un langage accessible, à travers un style soigné, racé et d'une plume légère

On sera particulièrement intéressé par la dizaine de pages que Jean-Philippe Collard consacre à Vladimir Horowitz, qu'il a bien connu et fréquenté. Il en livre un portrait personnel et intime, respectueux et admiratif, avec des anecdotes, parfois émouvantes, qui intéresseront les mélomanes et les fans du grand maître.

« La musique est un cadeau fait au monde. », conclut Jean-Philippe Collard en guise de dernière phrase à son livre. Plus avant dans le texte, il a proclamé : M'entendez-vous ? Joignez-vous à moi, concentrez-vous pour ne pas en perdre une miette, appréciez la subtilité des ondes qui vous parviennent. Libérez votre esprit,

laissez entrer les harmonies, laissez-les couler dans vos veines jusqu'au cœur. Ecoutez. Nous acceptons l'invitation avec un vif plaisir.

Jean Lacroix

Classica, mars 2020

Un peu de positif !...

Sans être à proprement parler des « mémoires », *Chemins de musique* est une manière subtile de se raconter tout en exprimant ce lien que la musique sait tisser entre les êtres. D'une écriture qu'on pourrait dire « faurénne », Jean-Philippe Collard sait aussi bien décrire la nature champenoise, ses lumières et ses ombres, que son enfance dans une famille imprégnée de musique (même si, jeune, Jean-Philippe se rêvait plutôt footballeur !), mais aussi les degrés d'un apprentissage qui ne se révélera pas un chemin de roses. Car il y aura des enthousiasmes et des déceptions, du cadeau offert par son père, la partition d'orchestre du concerto n°23 en la majeur de Mozart, à la « rencontre » blessante avec Robert Casadesus... Et puis il sait avouer ses doutes, vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis de l'institution musicale (intéressante réflexion sur les concours) autant qu'il revendique ses amitiés, de Michel Béroff à Augustin Dumay ou Frédéric Lodéon, son irrépressible besoin de partage, fut-ce hors des sentiers balisés. Et, bien sûr, il évoque ses journées avec Vladimir Horowitz, non en tant qu'« élève », plutôt comme convive admis à la table musicale d'un Maître sans égal, une « relation complice » qu'il a encore aujourd'hui du mal à définir. Pudique comme toujours, Jean-Philippe Collard parvient pourtant à évoquer des moments proprement exceptionnels, comme ce jour où Horowitz a répété devant lui la *Si mineur* de Liszt : « Assis à quelques mètres de lui, j'eus le sentiment d'embrasser, moi tout seul, un océan de musique (...) Arcs-en-ciel, orages grondants à l'horizon, eaux bleues de ces thèmes séraphiques, cavalcades multicolores, je fus saisi par l'hypnose ». Il y a mille autres choses à savourer dans ce livre, de la méditation sur *les pianos* et sur *son piano*, ce « compagnonnage », à cette humble mais obstinée quête de l'échange, du partage, au-delà des mots, au-delà même de la connaissance – telle la si émouvante histoire d'une petite mexicaine aux « oreilles pures » qui découvrait cette musique inconnue et qui en est repartie

heureuse et légère. La dernière phrase du livre dit toute la conviction que depuis un demi-siècle Jean-Philippe Collard dispense : « La musique est un cadeau fait au monde ».

Alain Duault

Figaroscope, 15 janvier 2020

Une envie pressante. C'est en ces termes que Jean-Philippe Collard évoque son livre. Plus qu'une autobiographie, une ode à la musique, défendait-il au micro de Laure Mézan, sur Radio Classique. De ses premières émotions musicales en tant que choriste, enfant, jusqu'à ses rencontres avec le public en sortant de récital. Des *Chemins de musique* (Éditions Alma) qu'il arpente depuis un demi-siècle, cherchant sa voix singulière d'interprète. Mais aussi sa propre voie dans un parcours d'artiste que l'on pense trop souvent, selon lui, en termes de carrière. « Par-dessus tout, il me semble que la première exigence des interprètes, aujourd'hui, doit être celle de la pédagogie. La musique, ce n'est pas donner des récitals devant des par terres d'initiés, en se contentant de se faire applaudir et d'enchaîner les morceaux sans autre forme de procès. Nous avons la responsabilité de former de nouveaux publics. Cela implique de casser des cloisons pour pousser les murs et accueillir plus d'auditeurs», nous confiait-il, il y a peu, sous sa casquette de directeur artistique des Flâneries de Reims.

Formé à l'école des coloristes de Pierre Sancan au Conservatoire de Paris, c'est presque naturellement qu'il embrasse aujourd'hui les couleurs chaudes et généreuses de Granados. Un compositeur et interprète espagnol s'inscrivant dans la lignée française de Fauré, Saint Saëns, Ravel ou Debussy, mais dont il loue la liberté si latine. La «féerie permanente», à la source de laquelle il est allé puiser son jeu pour son propre enregistrement de la suite, parue chez La Dolce Volta.

Sur la scène du Théâtre des Champs Élysées, que Jean-Philippe Collard, pour y avoir vécu de nombreux moments de rencontre intense entre son piano et le public, les «beaux amoureux du Catalan » croiseront les Préludes opus 28 de Chopin, autre compositeur cher au cœur du pianiste (il lui avait consacré en 2013 un premier

album chez La Dolce Voila). Et retrouveront Gabriel Fauré, que Granados avait côtoyé lors de son séjour parisien, entre 1887 et 1889 (Ballade opus 19).

Thierry Hillériteau